Document généré le 21 sept. 2024 12:46

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Credo de l'incrédule

Stéphane Ducasse

Numéro 67, printemps 1996

La croyance

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13807ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ducasse, S. (1996). Credo de l'incrédule. *Moebius*, (67), 31–33.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Credo de l'incrédule

Stéphane Ducasse

On y croit aussi longtemps qu'on peut. Au début, on croit tout, sans distinction, sans différenciation; on croit tout jusqu'à ce qu'on découvre qu'on a été trompé, qu'on s'est fait baiser et rouler comme un enfant de chœur par un enfant de chienne. À la fin, on ne croit plus en rien... même plus en nous. On ne croit plus en nous parce que la fierté en a mangé toute une: elle s'est fait tabasser par un sentiment d'infériorité. À ce stade, il ne reste plus qu'à croire en nos dieux façonnés de toutes pièces, à ceux qui ont réussi, à ceux capables de performer contre vents et marées. La performance dans toute sa magnificence.

Performer, performer, performer: ce putain de mot emprunté à la langue de Shakespeare, ce mot répercutant qui perfore les tympans comme le cri incessant d'une ambulance... tympan! tympan! tympan! Performer pour se caser dans une case bien délimitée. Drôlement problématique de se caser lorsqu'on a une case en moins. Excessivement compliqué lorsqu'on est constamment repoussé à sa case départ, lorsqu'on repart en flèche sur ses grands chevaux et qu'on s'aperçoit en bout de course, à bout de souffle, qu'encore une fois c'était un faux départ. Comment y croire?

Plutôt que de courir continuellement après sa queue, de n'en plus finir de croire en sa victoire, aussi bien attendre le peloton de tête à la ligne d'arrivée et de proclamer le premier bon premier et le deuxième bon deuxième et le dernier bon dernier, tu feras mieux la prochaine fois tu pourras pas faire pire que ça, et ainsi de suite sans trop se

donner la peine de s'essouffler, sans trop se donner de mal à s'époumoner. Attendre le peloton d'arrivée et consacrer un champion parmi les champions. Un peloton d'arrivée de champions qui, la gloire dans l'âme, deviendra notre futur peloton d'exécution. Au fil d'arrivée, il n'y a de mérite que pour les performants, que pour les premiers de case. Les premiers de case qu'on s'empressera de hisser au sommet pour éviter d'en faire des rejets de la société. De la case de grande classe, bien casée, bien classée avec le prestige et l'admiration qui viennent avec... avec le suprême confort et les voitures sport qui viennent avec... avec le mariage, les bébés, les divorces et la vie privée qu'on ne cesse de profaner qui viennent avec. C'est ça la grande vie, l'échelle supérieure, la marche accomplie. Et que les autres zozos lisent les journaux et écoutent la radio, faute de volonté, faute de performer, trouble-fête et fauteurs de troubles qu'ils sont. Qu'ils se gavent du nectar de la pâmoison, faute de la moindre ambition, faute de croire en leur potentiel perdu dans les marécages de leur volonté noyée.

Faute de croire en nous, ça prend des héros, ça prend des idoles pour se faire une image positive de ce dont on aimerait avoir l'air, l'air de rien. Une image de ce qu'on ne sera jamais parce que ça n'arrive qu'aux autres ces choses-là et mieux vaut en rêver, c'est bien moins exigeant. On ne se contente pas du premier qui passe, il nous faut le premier qui passe par-dessus tout le monde, qui les écrase comme on aimerait tant les écraser. C'est de la projection et ça fait du bien par où ça entre. Ça régularise le taux de dépression, ça normalise le taux de dépréciation, ça retarde la chute libre, ça suspend indéfiniment le dégoût que l'on peut avoir de nous. Encore mieux : ça fait vivre l'industrie du disque, l'industrie du spectacle, l'industrie de la mode, bref, ça fait vivre les usines de production de stars. Ça fait vivre aussi l'industrie du coton à t-shirts de même qu'une petite gang de promoteurs de l'industrie qui savent être opportunistes dans la plus pure complaisance de leur vice. Mais, ça fait surtout vivre gras dur les vedettes préfabriquées qui montent en flèche proportionnellement à notre fléchissement.

En attendant l'inexorable, il faut se fier à la loi de la gravité pour les voir retomber sur le plat du ventre, pour les voir redescendre de leur nuage évanoui en fumée. Il n'en sera que trop amusant de les regarder se faire piétiner par l'oubli. Il n'en sera que trop divertissant de les voir se casser la gueule dans des retours infructueux, de les surprendre

dans leur plus complet ridicule. Il n'en sera que trop réjouissant de les voir téter inlassablement le sein désormais asséché qui les a hissés au sommet de leur carrière de *performer*. Ils reviendront à niveau : au niveau du sol... là où ça fait très mal lorsqu'on retombe sur ses pieds.

Pour l'instant, ils planent au-dessus de nos têtes de Turcs tout en s'arrachant la plus grande part d'adulation possible. Qu'ils se bouffent entre eux et qu'ils bouffent leur merde si ça leur chante, il y en aura toujours pour faire de l'à-plat-ventrisme pour le plaisir d'être déjà suffisamment à plat comme ça. À plat et à plaindre sans pour autant porter plainte, car si on a jamais rien récolté, c'est parce qu'on s'est jamais donné la peine de semer. Donc, la ferme, en rang comme les autres et surtout pas de jérémiades. Bien fait pour nous et pour nos vieux jours. Bien fait pour notre complexe d'invisibilité, pour notre défiance envers la sacro-sainte croyance. On n'avait qu'à performer, qu'à se tenir dans le peloton de tête au lieu de jouer les têtes fortes et d'attendre que le succès ne vienne défoncer notre porte. Le succès est passé tout droit et la porte a hérité d'un cadenas. Ainsi, on ne pourra détaler à la poursuite de la réussite et, par conséquent, on devra se contenter de courir aisément à notre perte. Perte totale. Point final.

Faute d'avoir performé, il ne reste que la moquerie et l'ironie en guise de consolation. Se payer la tête de tous ceux qui ont mis toutes leurs énergies à accumuler des victoires, mais qui ne remporteront jamais aucun championnat. Ils auront eu au moins le mérite d'y avoir cru, d'avoir essayé tandis qu'on ne se sera même pas donné la peine. Il n'y a toutefois pas de peine à avoir. Tant qu'à être à la queue, il est préférable d'être loin derrière : la vue d'ensemble y est bien meilleure, sacrament.